

Les Blasons

Définition :

Le blason est un type de poème populaire au XVI^e siècle à la suite de l'épigramme du Beau Tétin de Clément Marot publié en 1535. Son originalité repose sur un parti pris thématique : le poète s'attache à un détail anatomique du corps féminin et en développe l'éloge dans un jeu poétique brillant. En contrepoint apparaît rapidement le contre-blason qui prend le parti de la satire et du blâme.

Historique :

"Le blason apparaît au milieu du XV^e siècle, comme uneurgeon tardif du "dit" médiéval. Mais il se trouve qu'à Ferrare où le ressuscite Marot, exilé vers la fin de 1535, il va prendre la forme exclusive de l'éloge (ou inversement du vitupère, comme on dit à l'époque) du corps féminin. Pendant une quinzaine d'années, les poètes français rivalisant avec Marot, vont faire rêver sur les beautés du corps de leurs belles amies réduit à l'absolu d'un détail qui devient monde. Car il n'y a blason que d'une partie du corps ou d'un accessoire de sa parure (épingles ou miroir) mais beaucoup plus rarement de l'ensemble (le corps promis à la mort)."

Roland Antonioli, *Le corps de la femme : du blason à la dissection mentale*
(CEDIC, Université de Lyon).

Forme :

Le blason ne suit pas de règle fixe. A l'époque de Marot, il est généralement bref, en rimes plates, en octosyllabes ou décasyllabes. D'habitude, on s'adresse directement à la partie du corps célébrée en empruntant le modèle rhétorique de l'apostrophe.

Tonalités :

- le ton sensuel et voluptueux,
- le ton grossier ou grivois,
- le ton courtois ou pétrarquiste,
- et enfin le ton spirituel, néoplatonicien ou ficinien.

Quand le ton grossier est utilisé et qu'on tombe dans le dénigrement satirique, on parle alors de contre-blasons. Dans tous les autres cas, on parle de blasons.

Le Beau Tétin

Tetin refaict ¹ , plus blanc qu'un œuf,	[refait]
Tetin de satin blanc tout neuf,	
Tetin qui fait honte à la rose,	
Tetin plus beau que nulle chose ;	
Tetin dur, non pas Tetin, voyre ² ,	[voire]
Mais petite boule d'Ivoire,	
Au milieu duquel est assise	
Une fraize ou une cerise,	[fraise]
Que nul ne voit, ne touche aussi,	
Mais je gaige qu'il est ainsi.	[gage]
Tetin donc au petit bout rouge	
Tetin qui jamais ne se bouge,	
Soit pour venir, soit pour aller,	
Soit pour courir, soit pour baller ³ .	
Tetin gauche, tetin mignon,	
Tousjours loing de son compaignon,	[Toujours loin de son compaignon]
Tetin qui porte temoignage	[témoignage]
Du demourant ⁴ du personnage.	[demeurant]
Quand on te voit il vient à maintz	[maint]
Une envie dedans les mains	
De te taster, de te tenir ;	[tâter]
Mais il se faut bien contenir	
D'en approcher, bon gré ma vie,	
Car il viendrait une aultre envie.	[viendrait une autre]
O tetin ni grand ni petit,	
Tetin meur, tetin d'appetit,	[Tétin mûr, tétin d'appétit]
Tetin qui nuict et jour criez	[nuict]
Mariez moy tost, mariez !	[moi tôt]
Tetin qui t'enfles, et repoulses	[repousses]
Ton gorgias ⁵ de deux bons poulses,	[pouces]
A bon droict heureux on dira	[droit]
Celluy qui de laict t'emplira,	[Celui ... lait]
Faisant d'un tetin de pucelle	
Tetin de femme entiere et belle.	[entière]

Clément Marot (1496-1544), « Le Beau Tétin » in *Épigrammes*, 1535.

1 Refait : nouvellement formé.

2 voire : qui n'est pas, à vrai dire, un tétin.

3 baller : danser.

4 demourant : de tout le reste de la personne.

5 Gorgias : décolleté, haut de la robe = pièce de lingerie du costume féminin, destinée à orner le cou, les épaules et une partie du corsage (définition du dictionnaire de moyen français).

Du Laid Tétin

Tetin, qui n'as rien, que la peau,	
Tetin flac, tetin de drapeau ⁶ ,	[flasque]
Grand' Tetine, longue Tetasse,	
Tetin, doy-je dire bezasse ?	[besace]
Tetin au grand vilain bout noir,	
Comme celui d'un entonnoir,	[celui]
Tetin, qui brimballe à tous coups	
Sans estre esbranlé, ne secoux,	[être ébranlé ni secoué]
Bien se peult vanter, qui te taste	[peut... tâte]
D'avoir mys la main à la paste.	[mis... pâte]
Tetin grillé ⁷ , Tetin pendant,	
Tetin flestry, Tetin rendant	[Tétin flétri]
Vilaine bourbe au lieu de laict,	[lait]
Le Diable te fait bien si laid :	[C'est le diable qui t'a fait si laid]
Tetin pour trippe réputé,	[Tétin, qui a la renommée d'une tripe]
Tetin, ce cuydé-je, emprunté,	[Tétin, que je pense, emprunté]
Ou desrobé en quelcque sorte	[dérobé, en quelque]
De quelque vieille Chievre morte.	[Chèvre]
Tetin propre pour en Enfer	
Nourrir l'enfant de Lucifer :	
Tetin boyau long d'une gaule,	
Tetasse à jeter sur l'épaule	
Pour faire (tout bien compassé)	
Ung chapperon du temps passé ;	[Un chaperon]
Quand on te voyt, il vient à maints	[voit]
Une envye dedans les mains	[envie]
De te prendre avec des gants doubles	
Pour en donner cinq ou six couples	
De soufflets sur le nez de celle	
Qui te cache sous son aisselle.	
Va, grand vilain Tetin puant,	
Tu fourniroys bien en suant	[fournirais]
De civettes et de parfums	
Pour faire cent mille deffunctz.	[défunts]
Tetin de laydeur despiteuse,	[laideur offensante]
Tetin, dont Nature est honteuse,	
Tetin des vilains le plus brave,	
Tetin, dont le bout tousjours bave,	[toujours]
Tetin faict de poix et de glus :	
Bren ma plume, n'en parlez plus,	
Laissez-le là, veintre saint George,	[ventre saint]
Vous me feriez rendre ma gorge.	

Clément Marot (1496-1544), « Du Laid Tétin » in *Épigrammes*, 1535.

⁶ drapeau : guenilles.

⁷ grillé : ratatiné.

La Gorge

Le haut plasmateur⁸ de ce corps admirable,
L'ayant formé en membres variable,
Mit la beauté en lieu plus éminent,
Mais, pour non clore icelle incontinent
Ou finir toute en si petite espace,
Continua la beauté de la face
Par une gorge ivoirine et très blanche,
Ronde et unie en forme d'une branche,
Ou d'un pilier qui soutient ce spectacle,
Qui est d'amour le très-certain oracle,
Là où j'ai fait par grand'dévotion
Maint sacrifice, et mainte oblation
De ce mien cœur, qui ard⁹ sur son autel
En feu qui est à jamais immortel :
Lequel j'arouse et asperge de pleurs [j'arrose]
Pour eau benoîte¹⁰, et pour roses et fleurs
Je vais semant gémisséments et plaints,
De chants mortels environnés et pleins :
En lieu d'encens, de soupirs parfumés, [parfumés]
Chauds et ardents pour en être allumés :
Doncques, ô Gorge en qui gît ma pensée, [Donc]
Dès le menton justement commencée,
Tu t'élargis en un blanc estomac,
Qu'est l'échiquier qui fait échec et mat
Non seulement les hommes, mais les Dieux,
Qui dessus toi jouent de leurs beaux yeux.
Gorge qui sers à ma dame d'écu,
Par qui amour plusieurs fois fut vaincu :
Car onc ne sut tirer tant fort et roide [onc : jamais]
Qu'il ait mué de sa volonté froide :
Pour non pouvoir pénétrer jusque au cœur
Qui lui résiste et demeure vainqueur.
Gorge de qui amour fit un pupitre,
Où plusieurs fois Vénus chante l'épître,
Qui les amants chauffe à grand désir
De parvenir au souhaité plaisir :
Gorge qui est un armoire sacré [armoire]
À chasteté déesse consacré,
Dedans lequel la pensée publique
De ma maîtresse est close pour relique.
Gorge qui peut divertir la sentence
Des juges pleins d'assurée constance,
Jusqu'à ployer leur sévère doctrine,
Lorsque Phirnès découvrit sa poitrine.
Reliquiaire, et lieu très-précieux,
En qui Amour, ce Dieu saint, glorieux,
Révéremment et dignement repose :
Lequel souvent baisasse, mais je n'ose,
Me connaissant indigne d'approcher

8 plasmateur : personne qui crée, modèle ou façonne.

9 arde : brûle

10 benoîte : bénie.

Chose tant sainte, et moins de la toucher :
Mais me suffit que de loin je contemple
Si grand'beauté, qu'est félicité ample.
Ô belle Gorge, Ô précieuse image
Devant laquelle ai mis pour témoignage
De mes travaux cette dépouille mienne,
Qui me resta depuis ma plaie ancienne :
Et devant toi pendue demourra
Jusques à tant que ma dame mourra.

[demeurera]

Maurice Scève, « La Gorge », 1536

Le Front

Front large et hault, front patent et ouvert,
Plat et uny, des beaux cheveulx couvert :
Front qui est cler et serain firmament
Du petit Monde, et par son mouvement
Est gouverné le demeurant du corps :
Et à son vueil sont les membres concors :
Lequel je voy estre troublé par nues,
Multipliant ses rides tresmenues,
Et du costé qui se presente à loeil
Semble que la se lieve le soleil.
Front élevé sur cette sphère ronde,
Où tout engin et tout sçavoir abonde.
Front reveré, Front qui le corps surmonte
Comme celuy qui ne craint rien fors honte.
Front apparent, affin qu'on peult mieulx lire
Les loix qu'amour voulut en luy escrire,
O front, tu es une table d'attente
Où ma vie est, et ma mort trespattente.

(orthographe modernisée)

Front large et haut, front patent et ouvert,
Plat et uni, des beaux cheveux couvert :
Front qui est clair et serein firmament
Du petit monde, et par son mouvement
Est gouverné le demeurant du corps :
Et à son vueil sont les membres concors :
Lequel je vois être troublé par nues,
Multipliant ses rides très-menues,
Et du côté qui se présente à l'œil
Semble que là se lève le soleil.
Front élevé sur cette sphère ronde,
Où tout engin et tout savoir abonde.
Front révééré, Front qui le corps surmonte
Comme celui qui ne craint rien, fors honte.
Front apparent, afin qu'on pût mieux lire
Les lois qu'amour voulut en lui écrire,
Ô front, tu es une table d'attente
Où ma vie est, et ma mort très-patente !

Maurice Scève, « Le Front » 1636.

La Larme

Larme argentine, humide et distillante
Des beaux yeux clairs, descendant coye et lente
Dessus la face, et de là dans les seins,
Lieux prohibés comme sacrés et saints.
Larme qui est une petite perle
Ronde d'en bas, d'en haut menue et grêle
En aiguissant sa queue un peu tortue
Pour démontrer qu'elle lors s'évertue
Quand par ardeur de deuil, ou de pitié
Elle nous montre en soi quelque amitié,

Car quand le cœur ne se peut décharger
Du deuil qu'il a pour le tôt soulager
Elle est contente issir hors de son centre,
Où en son lieu joie après douleur entre.
Larme qui peut ire, courroux, dédain,
Pacifier et mitiguer soudain,
Et amollir le cœur des inhumains,
Ce que ne peut faire force de mains.
Humeur piteuse, humble, douce et bénigne,
De qui le nom tant excellent et digne
Ne se devrait qu'en honneur proférer,
Vu que la mort elle peut différer,
Et prolonger le terme de la vie,
Comme l'on dit au livre d'Isaïe.
Ô liqueur sainte, ô petite larmette,
Digne qu'aux cieux – au plus haut – on te mette,
Qui l'homme à Dieu peut réconcilier,
Quand il se veut par toi humilier.
Larme qui apaise et adoucit les dieux,
Voire éblouit et baigne leurs beaux yeux
Ayant pouvoir encor sus plus grand-chose,
Et si ne peut la flamme en mon cœur close
Diminuer, et tant soit peu éteindre :
Et toutefois elle pourrait bien teindre
La joue blanche et vermeille de celle
Qui son vouloir jusques ici me cèle.
Ô larme épaisse ou compagne secrète
Qui sais assez comment amour me traite
Sors de mes yeux, non pas à grands pleins seaux,
Mais bien descends à gros bruyants ruisseaux,
Et tellement excite ton pouvoir
Que par pitié tu puisses émouvoir
Celle qui n'a commisération
De ma tant grande et longue passion.

Maurice Scève, « La Larme », 1536.

Le Soupir

Quand je contemple à part moi la beauté
Qui cèle en soi si grande cruauté,
Je ne puis lors bonnement non me plaindre,
Et par soupirs accumulés éteindre
Ce peu de vie, et presque tirer hors
L'âme gisant en ce malheureux corps,
Comme par ceux qui du centre procèdent,
Où mes tourments tous autres maux excèdent,
Donc, ô Soupirs, vous savez mes secrets,
Et découvrez mes douloureux regrets,
Quand vous sortez sanglantissants du cœur
Jusque à la bouche éteinte par langueur :
Où allez-vous, Soupirs, quand vous sortez
Si vainement quand rien ne rapportez

Fors un désir de toujours soupirer,
Dont le poumon ne peut plus respirer?
Soupirs épars, qui tant épais se hâtent
Que pour sortir en la bouche ils se battent,
Ne plus ne moins, qu'en étroite fournaise
L'on voit la flamme issir mal à son aise.
Soupirs soudains et vistes et légers,
Soupirs qui sont déloyaux messagers.
Ha! qu'ai-je dit? déloyaux, mais fidèles,
S'entretenant par distinctes cordelles,
À celle fin que point ne m'abandonnent :
Et que toujours soulagement me donnent.
Soupirs menus qui êtes ma maignie,
Et me tenez loyale compaignie
Les longues nuits, au lit de mes douleurs
Qui est coupable, et recéleur de pleurs,
Lesquels je mêle avec très-piteux plaints,
Lors qu'à vous seuls tristement je me plains.
Soupirs secrets servant de procureur
Quand, pour juger ignorance ou erreur,
Ils vont pour moi vers celle comparaître
Où je ne puis – au moins à présence – être.
Que dira l'on de vous, soupirs épais,
Qui ne pouvez dehors sortir en paix,
Levant aux cieux votre longue traînée?
Alors qu'on voit fumer la cheminée,
L'on peut juger par signes évidents
Qu'il y a feu qui couvre là-dedans;
Et quand souvent je sangloutte, et soupire,
Que dans mon corps le feu croît et empire.
Soupirs qui sont le souef et doux vent,
Qui vont la flamme en mon cœur émouvant.
Ô toi, Soupir, seul soulas de ma vie,
Qui sors du sein de ma doucette amie,
Dis-moi que fait ce mien cœur trop osé :
Je crois qu'il s'est en tel lieu composé
Qu'amour piteux si haut bien lui procure
Qu'il n'aura plus de moi souci ne cure.

Maurice Scève, « Le Soupir », 1536.

Le Sourcil

Sourcil tractif en voûte fléchissant
Trop plus qu'ébène, ou jayet noircissant.
Haut forjeté pour ombrager les yeux,
Quand ils font signe ou de mort, ou de mieux.
Sourcil qui rend peureux les plus hardis,
Et courageux les plus accouardis.
Sourcil qui fait l'air clair obscur soudain,
Quand il fronce par ire, ou par dédain,
Et puis le rend serein, clair et joyeux
Quand il est doux, plaisant et gracieux.

Sourcil qui chasse et provoque les nues
Selon que sont ses archées tenues.
Sourcil assis au lieu haut pour enseigne,
Par qui le cœur son vouloir nous enseigne,
Nous découvrant sa profonde pensée,
Ou soit de paix, ou de guerre offensée.
Sourcil, non pas sourcil, mais un sous-ciel
Qui est le dixième et superficiel,
Où l'on peut voir deux étoiles ardentes,
Lesquelles sont de son arc dépendantes,
Étincelant plus souvent et plus clair
Qu'en été chaud un bien soudain éclair.
Sourcil qui fait mon espoir prospérer,
Et tout à coup me fait désespérer.
Sourcil sur qui amour prit le pourtrait
Et le patron de son arc, qui attrait
Hommes et Dieux à son obéissance,
Par triste mort et douce jouissance.
Ô sourcil brun, sous tes noires ténèbres
J'ensevelis en désirs trop funèbres
Ma liberté et ma dolente vie,
Qui doucement par toi me fut ravie.

Maurice Scève, « Le Sourcil », 1536.

Blason de l'œil

Œil attrayant, œil arrêté,
De qui la céleste clarté
Peut les plus clairs yeux éblouir,
Et les plus tristes éjouir
Œil, le seul soleil de mon âme,
De qui la non visible flamme
En moi fait tous les changements
Qu'un soleil fait aux éléments,
Disposant le monde par eux
À temps froid ou à chaleureux,
A temps pluvieux ou serein,
Selon qu'il est proche ou lointain.
Car, quand de vous loin je me trouve,
Bel œil, il est force qu'il pleuve
Des miens une obscure nuée,
Qui jamais n'est diminuée,
Ni ne s'éclaircit ou découvre,
Jusqu'à tant que je vous recouvre ;
Et puis nommer avec raison
Mon triste hiver cette saison.
Mais quand il vous plaît qu'il advienne
Que mon soleil à moi revienne,

Il n'est pas si tôt apparu,
Que tout mon froid est disparu
Et qu'il n'amène un beau printemps
Qui rend mes esprits tout contents ;
Et hors de l'humeur de mes pleurs
Je sens renaître en lieu de fleurs
Dans mon cœur dix mille pensées
Si douces et si dispensées
Du sort commun de cette vie,
Qu'aux dieux ne porte nulle envie.

Mellin de Saint-Gelais (1491-1558), « Blason de l'œil » in *Œuvres*, 1547.

Marie, vous avez la joue aussi vermeille

Marie, vous avez la joue aussi vermeille,
Qu'une rose de Mai, vous avez les cheveux,
De couleur châtaigne, entrefrisés de nœuds,
Gentement tortillés tout-au-tour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux,
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,
Pithon vous fait la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétons comme deux monts de lait,
Caillé bien blanchement sus du jonc nouvelet
Qu'une jeune pucelle au mois de Juin façonne :

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,
Vous avez de l'Aurore & le front, & la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

Pierre, Ronsard, « Continuation des Amours », Sonnet X, 1555

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés,
Ô chauds soupirs, ô larmes épanduës,
Ô noires nuits vainement attendues,
Ô jours luisants vainement retournée !

Ô tristes plaints, ô désirs obstinés,
Ô temps perdu, ô peines dépendues,
Ô milles morts en mille rets tendues,
Ô pires maux contre moi destiné !

Ô ris, ô front, cheveux bras mains et doigts !
Ô luth plaintif, viole, archet et voix !
Tant de flambeaux pour ardre une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,
En tant d'endroits d'iceux mon cœur tâtant,
N'en ait sur toi volé quelque étincelle.

Louise Labé (1524-1566) « Ô beaux yeux bruns » in *Sonnets*, 1555.

O beaux cheveux d'argent

O beaux cheveux d'argent mignonnement retors !
O front crespé et serein ! et vous face dorée !
O beaux yeux de cristal ! ô grand'bouche honorée,
Qui d'un large reply retrousses tes deux bords !

O belles dents d'ébène ! ô précieux trésors,
Qui faites d'un seul ris toute âme énamourée !
O gorge damasquine en cent plis figurée !
Et vous, beaux grands tétins, dignes d'un si beau corps !

O beaux ongles dorés ! ô main courte, et grassette !
O cuisse délicate ! et vous jambe grossette,
Et ce que je ne puis honnestement nommer !

O beau corps transparent ! ô beaux membres de glace !
O divines beauté ! pardonnez-moi, de grâce,
Si, pour estre mortel, je ne vous ose aimer.

Joachim Du Bellay, Sonnet 91 in *Les Regrets*, 1556.

L'anatomie de l'œil

L'œil est dans un château que ceignent les frontières
De ce petit vallon clos de deux boulevards.
Il a pour pont-levis les mouvantes paupières,
Le cil pour garde-corps, les sourcils pour remparts.

Il comprend trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée,
Et celle de cristal qui nage entre les deux :
Mais ce corps délicat ne peut souffrir l'entrée
A cela que nature a fait de nébuleux.

Six tuniques tenant notre œil en consistance,
L'empêche de glisser parmi ses mouvements,
Et les tendons poreux apportent la substance

Qui le garde, et nourrit tous ses compartiments.

Quatre muscles sont droits, et deux autres obliques,
Communiquant à l'œil sa prompte agilité,
Mais par la liaison qui joint les nerfs optiques,
Il est ferme toujours dans sa mobilité.

Bref, l'oeil mesurant tout d'une même mesure,
A soi-même inconnu, connaît tout l'univers,
Et conçoit dans l'enclos de sa ronde figure
Le rond et le carré, le droit et le travers.

Toutefois ce flambeau qui conduit notre vie,
De l'obscur de ce corps emprunte sa clarté :
Nous serons donc ce corps, vous serez l'œil, Marie,
Qui prenez de l'impur votre pure beauté.

Pierre de Marbeuf (1596-vers 1635), « L'Anatomie de l'œil »

Sonnet

Vous faites voir des os quand vous riez, Hélène,
Dont les uns sont entiers et ne sont guère blancs ;
Les autres, des fragments noirs comme de l'ébène
Et tous, entiers ou non, cariez et tremblants.

Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine
Et que vous éclatez à vous rompre les flancs,
Non seulement la toux, mais votre seule haleine
Peut les mettre à vos pieds, déchaussés et sanglants.

Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse ;
Fréquentez les convois et devenez pleureuse :
D'un si fidel avis faites votre profit.

Mais vous riez encore et vous branlez la tête !
Riez tout votre soul, riez, vilaine bête :
Pourvu que vous creviez de rire, il me suffit.

Paul Scarron (1610-1660)

La chevelure

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

Charles Baudelaire, « La Chevelure » in *Les fleurs du mal*, 1857.

Le Sonnet des cheveux 1869

Le flot de ses cheveux a baisé le soleil :
Il en est demeuré rouge comme une aurore.
Il brille sur la tête auguste et la décore
Comme un ruisseau coulant dans un pays vermeil.

Les profonds cheveux bruns embaument le sommeil ;
Les cheveux blonds sont doux ; un miel exquis les dore ;
Mais les roux sont plus beaux et plus puissants encore,
Et leur rayonnement aux flammes est pareil.

Ondes au cours puissant où mon désir s'abreuve,
Ruisselez et roulez éparses comme un fleuve,
Et faites à la chair un linceul endormant.

Je veux sur le lit blanc des tièdes encolures,
Comme un noyé, comme un lascif, éperdument
Plonger mes mains dans l'or vivant des chevelures.

Albert Mérat (1840-1909), « Le Sonnet des cheveux » in *L'Idole*, 1869.

L'Idole, Sonnet du Trou du Cul

Obscur et froncé comme un œillet violet
Il respire, humblement tapi parmi la mousse
Humide encor d'amour qui suit la fuite douce
Des Fesses blanches jusqu'au cœur de son ourlet.

Des filaments pareils à des larmes de lait
Ont pleuré, sous le vent cruel qui les repousse,
À travers de petits caillots de marne rousse
Pour s'aller perdre où la pente les appelait.

Mon Rêve s'aboucha souvent à sa ventouse ;
Mon âme, du coït matériel jalouse,
En fit son larmier fauve et son nid de sanglots.

C'est l'olive pâmée, et la flûte caline,
C'est le tube où descend la céleste praline :
Chanaan féminin dans les moiteurs enclos !

Arthur Rimbaud, « Sonnet du trou du cul » in *Album Zutique*, 1871.

Vénus anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangeté ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène » in *Les Cahiers de Douai*, écrit en 1870, paru en 1891.

La Nuque

Petits vallons exprès creusés
Pour que s'y nichent les caresses,
Nuques de nos folles maîtresses,
Aux tons rosés ou bien bronzés.

Tel des oiseaux apprivoisés
S'envolant des lèvres traîtresses,
Nos morsures et nos baisers
Vont se nicher parmi vos tresses.

Cependant, vous me rappelez
Que de tous ces baisers ailés
Naît l'étreinte obscure et commune

Nous pareils aux coqs fécondants,
Vous chattes pleurant à la lune,
Votre nuque prise entre nos dents.

Léonce Decaut, « La Nuque » in *Les Poètes du baiser (Anthologie)*, 1901.

II

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
Deviens la Madeleine, et laisse en toi descendre,
Mélancoliquement, sa grâce et son esprit.
Humble, ternis tes pieds dans de la cendre ;
Et que tes larges seins immortellement d'or
Et que tes yeux, miroirs de soleil et de fête,
Tes yeux, malgré mille ans d'amour, ardents encor,
Meurent sous les cheveux qui pleurent de ta tête.
La terre exténuée a bu le sang des soirs
Et la détresse crie, aux quatre coins du monde,
Vers le calvaire et vers sa croix de gestes noirs.

Habille-toi de lin et de bonté profonde.
Voici venir le Dieu de la douceur unique,

Voici sa face et le voile que Véronique
T'apporte avec les clous, le suaire et la lance.

Voici l'heure nouvelle et douée du silence :
Pour la première fois, avec ferveur,
L'homme s'en vient baiser les yeux de sa douleur !
Vénus, voici le sang, voici la lie,
Dans le calice ardent des chrétiennes folies ;
Voici le cœur torride et blanc du bien-aimé :
Buissons de feu ! brasiers d'extase !
Pâles ciboires d'or où se transvase,
À l'infini, l'amour immense et affamé !

Brûlures d'âme, au fond de la chair folle !
L'être total, ravagé en aimant,
Sans néanmoins savoir comment
Trouver, pour se donner, la suprême parole !

Sourires clairs en des larmes heureuses !
Bonnes douleurs et tendresses peureuses !
Balbutiements familiers et pieux !
Et tout à coup, ce don de prophétie
Quand l'âme, en un moment, se change en dieu,
Comme l'hostie !

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
Voici ses longues mains impératives
Voici les crins, les clous, les pierres,
Pour y meurtrir et y rouler ta chair ;
Voici l'ivresse et la souffrance alternatives,
Voici les couvents blancs et leurs linceuls de murs
Immensément dressés par la mort allouvie,
Autour des cris et des désirs qui sont la vie ;
Voici la mort muette en des supplices sûrs,
La nuit, sous l'effroi roux d'une lune qui hait ;
Vénus ! voici ton corps et ses bouches de plaies
Qui s'affolent et s'assoiffent de tout l'amour !

Habille-toi de lin, et traîne jusqu'au bout,
Ta sublime douleur d'aimer, à travers tout ;
Bien que déjà naisse le jour
Et que l'étoile soit éteinte
Qui s'arrêta jadis sur Bethléem, la Sainte.

Émile Verhaeren « L'amour (II) – Madeleine in *Les forces tumultueuses*, 1902.

L'union libre

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclairs de chaleur
A la taille de sablier
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre

Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche
A la langue d'ambre et de verre frottés
Ma femme à la langue d'hostie poignardée
A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
A la langue de pierre incroyable
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
Et de buée aux vitres
Ma femme aux épaules de champagne
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
Ma femme aux poignets d'allumettes
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
Aux doigts de foin coupé
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes
De nuit de la Saint-Jean
De troène et de nid de scalares
Aux bras d'écume de mer et d'écluse
Et de mélange du blé et du moulin
Ma femme aux jambes de fusée
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir
Ma femme aux mollets de moelle de sureau
Ma femme aux pieds d'initiales
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
Ma femme au cou d'orge imperlé
Ma femme à la gorge de Val d'or
De rendez-vous dans le lit même du torrent
Aux seins de nuit
Ma femme aux seins de taupinière marine
Ma femme aux seins de creuset du rubis
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours
Au ventre de griffe géante
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
Au dos de vif-argent
Au dos de lumière
A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
Ma femme aux hanches de nacelle
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche
Et de tiges de plumes de paon blanc
De balance insensible
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
Ma femme aux fesses de dos de cygne
Ma femme aux fesses de printemps
Au sexe de glaïeul

Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
Ma femme au sexe de miroir
Ma femme aux yeux pleins de larmes
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
Ma femme aux yeux de savane
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu

André Breton (1896-1966), « L'Union libre », extrait de *Clair de terre*, 1931.

La courbe de tes yeux...

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,
Ailes couvrant le monde de lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui gît toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Paul Eluard (1895-1952), « La courbe de tes yeux... » in *Capitale de la douleur*, 1926.

Le Blason

Ayant avecque lui toujours fait bon ménage,
J'eusse aimé célébrer, sans être inconvenant,
Tendre corps féminin, ton plus bel apanage,
Que tous ceux qui l'ont vu disent hallucinant.

Ç'eût été mon ultime chant, mon chant du cygne
Mon dernier billet doux, mon message d'adieu.
Or, malheureusement, les mots qui le désignent
Le disputent à l'exécration, à l'odieux.

C'est la grande pitié de la langue française,
C'est son talon d'Achille et c'est son déshonneur,
De n'offrir que des mots entachés de bassesse
À cet incomparable instrument de bonheur.

Alors que tant de fleurs ont des noms poétiques,
Tendre corps féminin, c'est fort malencontreux
Que ta fleur la plus douce et la plus érotique
Et la plus enivrante en ait un si scabreux.

Mais le pire de tous est un petit vocable
De trois lettres, pas plus, familier, coutumier,
Il est inexplicable, il est irrévocable,
Honte à celui-là qui l'employa le premier.

Honte à celui-là qui, par dépit, par gageure,
Dota du même terme, en son fiel venimeux,
Ce grand ami de l'homme et la cinglante injure,
Celui-là, c'est probable, en était un fameux.

Misogyne à coup sûr, asexué sans doute,
Au charme de Vénus absolument rétif,
Était ce bougre qui, toute honte bu', toute,
Fit ce rapprochement, d'ailleurs intempestif.

La malepeste soit de cette homonymie!
C'est injuste, madame, et c'est désobligeant
Que ce morceau de roi de votre anatomie
Porte le même nom qu'une foule de gens.

Fasse le ciel qu'un jour, dans un trait de génie,
Un poète inspiré, que Pégase soutient,
Donne, effaçant d'un coup des siècles d'avanie,
À cette vrai' merveille un joli nom chrétien.

En attendant, madame, il semblerait dommage,
Et vos admirateurs en seraient tous peinés,
D'aller perdre de vu' que, pour lui rendre hommage,
Il est d'autres moyens et que je les connais,

Et que je les connais.

Georges Brassens, « le Blason » in *Mourir pour des idées*, 1960-62.

Tes orteils

Tes orteils

Cinq petits doigts qui ornent ton pied léger
Tous rangés serrés côte à côte bien sagement
Tu les vernis tout en rouge avec du poli à ongle
On dirait des néons pour mieux éclairer tes pas

Tes orteils

Cinq petites phalanges qui ourlent ton pied altier
Poliment elles glissent dans ta chaussette de soie
Solidement elles s'ancrent dans ton soulier de suède
Support et soutien du tarse dans ses multiples tâches

Tes orteils

Cinq braves soldats qui honorent ton pied guerrier
Tous au garde-à-vous et prêts à l'attaque
Venez jeux, combats et compétitions!
Gare à vous, marche, course ou escalade!

Tes orteils

Dix petits pinceaux pour broser sous tes pieds herbe folle
Dix petits rouleaux pour fouler le sol de tes sauts et cabrioles
Dix bâtonnets douilllets pour tambouriner la tuile du matin au soir
Dix farfadets farceurs pour sautiller de joie dans les couloirs de ton manoir

Guy Rancourt (1948 -), « Tes Orteils » in

Le Dos

Tout s'y lit l'or bleu du désir l'eau qui dort sous
Le sable des caresses attendues le frisson du réveil
Comme une vague ramène le matin sur la peau
On voudrait s'y étendre y mourir à son tour
Et la fine rainure qu'on suit avec le pouce
De la nuque aux reins comme un poème vertébré
Partage l'est du sommeil et l'ouest des plaisirs
Quand il est l'heure de lire le menu de la nuit avec
Les doigts

Alain Duault, « Le Dos » in *Nudités*, 2004.